

Pierre Petitclair

La donation

comédie en deux actes

BeQ

Pierre Petitclair

(1813-1860)

La donation

Comédie en deux actes

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 180 : version 1.01

Pierre Petitclair (1813-1860) est né à Québec, mais il vécut de longues années au Labrador et dans la Gaspésie. Il a publié des poésies dans les journaux du temps, une nouvelle (*Une aventure au Labrador*), ainsi que trois comédies : *Griphon ou la Vengeance d'un valet*, produite à Québec en 1837, première pièce d'un Canadien français né au Canada ; *Une partie de campagne* et *La donation*, écrite en 1842 et parue dans le *Répertoire national* de John Huston en 1848. Il est aussi l'auteur d'un long récit en vers, *Le revenant*, écrit alors qu'il n'a que dix-huit ans.

La donation

Comédie en deux actes

Personnages

DELORVAL, vieux marchand,
BELLIRE, intrigant,
AUGUSTE, commis de Delorval,
CAROLINE, nièce de Delorval,
MARTEL, ami de Bellire,
VILLOMONT, notaire,
NICODÊME, domestique,
SUSETTE, servante.

La scène représente une salle où l'on voit quatre chaise au moins, et une table sur laquelle on peut voir un encrier, du papier et des plumes. À la gauche du spectateur et au fond de la scène est un écran.

Acte premier

Scène I

Caroline, *prête à sortir*, Susette, *époussetant*.

SUSETTE. – Oh ! mam'selle Car'line, mam'selle Car'line, j'vois bien qu'vous voulais être secrète su'la chose, mais je l'ai d'viné, moi, c'qui vous rend si inquiète.

CAROLINE, *surprise et revenant*. – Comment ? qu'as-tu deviné, Susette.

SUSETTE. – C'est qu'voyais-vous, ça m'crève le coeur à moi d'vous voir noyée dans une tristesse pareille ! Vous n'mangeais pus, vous n'dormais pus, je vous vois souvent songer comme si vous rêviais ; et pis n'rien dire, ou ben r'garder attentivement un objet qu'vous n'voyais pas ; n'pas seulement ouvrir votre jolie p'tite bouche pour rire un peu, comme vous faisais auparavant ! Oh ! j'la sais, la cause de tout ça.

CAROLINE. – Mais explique-toi donc, Susette.

SUSETTE. – En un mot, vous aimais monsieur Auguste, le premier commis de monsieur votre oncle.

CAROLINE, *surprise*. – Susette !...

SUSETTE. – Oh ! allais, j’ mis connais.

CAROLINE. – Mais qui peut t’induire à avoir une telle pensée ?

SUSETTE. – T’nais qu’c’est ben difficile aussi ! Quand il entre ici, est-ce que je n’vous vois pas toujours rougir qu’les yeux vous en pleurent, et pis baisser la vue aussitôt, et chercher quoqu’chose ous qu’il n’y a rien ? c’est-y-vrai, ça ?

CAROLINE, à *part*. – Elle me fait honte. (*haut.*) Mais n’est-ce que cela ?

SUSETTE. – C’est ben assais, que j’pense. Pis eune autre chose, c’est qu’votre oncle le sait.

CAROLINE, *surprise*. – Il le sait, dis-tu ?

SUSETTE. – Oh ! oui, qu’il le sait, et qu’il en est bien fier encore.

CAROLINE. – Mais d’où te viennent ces informations ?

SUSETTE. – Vous allais voir... Je...

CAROLINE. – Chut ! voilà quelqu’un.

Scène II

Les précédents, Nicodême, *entrant par la gauche.*

NICODÊME. – Oh ! pardon, mesdames, si j'interromps la laine de votre conservation ; c'est... qu'voyez-vous... oui... deux p'tits mots pour mam'selle Carolenne, ma bourgeoise.

CAROLINE. – Qu'est-ce que c'est, Nicodême ?

NICODÊME. – J'voudrais vous l'dire tout bas. (*Il s'approche de Caroline, et lui dit aussi haut que possible.*) Monsieur Delorval, votre oncle, m'envoye vous dire qu'il aurait des choses intorpantes à vous dégoiser dans sa chambre. Et voilà.

CAROLINE. – J'y cours de suite. (*Elle sort. Nicodême traverse la scène, et va pour sortir par la droite.*)

Scène III

Susette, Nicodême.

SUSETTE, *courant vers Nicodême.* – Nico ! Nico !
sais-tu pourquoi qui la demande ?

NICODÊME. – Non ; et puis, d'ailleurs qu'est-ce que
ça m'envisage, moi ?

SUSETTE. – Je l'sais, moi.

NICODÊME. – Eh bien ?

SUSETTE. – Oh ! tu crès qu'ça s'dit comme ça.
Nenni, nenni, Nicodême.

NICODÊME. – Pour lors, j'connais une chose qui
s'manigance pas loin d'ici.

SUSETTE. – Eh quoi ?

NICODÊME. – Oh ! tu crès qu'ça s'dit comme ça.
Nenni, nenni, Susette.

SUSETTE. – Voyais donc c'railleur ! ben, c'est tout
comme ; si tu veux me promettre de m'dire ton secret,
j'te dirai le mien.

NICODÊME. – Ah bien ! oui, mignonnette ! en v'la

des secrets qu'ceux-là ! et est-ce que je n'sais pas qu'c'est pour jaser d'son union matrimoniale avec monsieur Bellire, qu'il l'a fait appeler ? Va-t-il en avoir un magot que c' Bellire-là ! monsieur Delorval qu'est riche comme un Juif naturel !

SUSETTE, *riant*. – Hi ! hi ! hi ! monsieur Bellire !

NICODÊME. – Hi ! hi ! hi ! Voyez donc comme ça m'rie au nez ! oui, que j'dis, monsieur Bellire, l'ami de monsieur Delorval, et qu' monsieur Delorval aime plus que j't'aime. Et voilà.

SUSETTE. – Monsieur Bellire ! l'ami de monsieur Delorval ! tu devrais dire l'ami d'son argent... Mais tu n'y penses pas, Nicodême. J'crèyais moi aussi qu'ça frait un mariage... mais tout est cassé. Mam'selle Car'line n'peut souffrir la présence de monsieur Bellire. Je n'sais pas, mais il m'semble que j'ne l'aimerais pas moi non plus... Monsieur Delorval qu'est si bon, comme tu sais, n'veut pas forcer l'inclination d'sa nièce, et y la marie à...

NICODÊME. – Oh ! j'devine. (*Il lui dit quelque chose à l'oreille. Susette fait un signe de tête affirmatif.*) Pour lors j'en suis bien aise pour lui, sur mon honneur. C'est bien la meilleure pièce d'homme que j'aie encore avisé, que c'jeune homme-là. Y n'resemble pas du tout à monsieur Bellire. Je n'peux pas m'imaginer ce que monsieur Delorval peut trouver en lui, pour y être

attaché si acharnellement.

SUSETTE, *coquettement*. – Tiens, n’sais-tu pas qu’ce sont les plus méchants qui plaisent le plus quelquefois ? Le serpent a bien charmé la femme. Je n’parle pas d’toi, (*riant,*) hi ! hi ! hi !

NICODÊME. – J’crès qu’tu veux m’accoquiner, ma p’tite friponne... J’mé sauve. (*Il va pour sortir.*)

SUSETTE. – Attends-donc, attends-donc. J’tai dit c’que j’savais : il faut que tu m’dises c’que tu sais, toi.

NICODÊME, *arrêtant*. – Ah ! ben ! oui, j’oubliais. C’est... (*Il se gratte le front*) c’est... ah !... écoute... ce n’est rien du tout. Et voilà. (*Il se sauve, Susette courant après lui.*)

SUSETTE, *revenant*. – Ah ! v’la monsieur Delorval.

Scène IV

Susette, Delorval.

DELORVAL. – Ah ! bon ! tout va bien. (*À Susette.*)
Susette, descends dire à monsieur Auguste que je
voudrais le voir un instant. Va vite. (*Susette sort.*)

Scène V

DELORVAL. – Là ! Eh bien ! je suis content de moi. La pauvre enfant n'en est pas fâchée non plus, j'en suis sûr. Je me suis chargé d'elle, et je ferai son bonheur. D'ailleurs elle est mon unique héritière. C'est pourquoi...

Scène VI

Delorval, Caroline.

CAROLINE. – Susette n'est pas ici, mon oncle ?

DELORVAL. – Elle y sera dans l'instant, ma nièce :
je te l'enverrai.

CAROLINE. – Merci, mon oncle. (*Elle sort.*)

Scène VII

DELORVAL. – Depuis longtemps je voulais lui parler à ce sujet. Enfin c'est fait.

Scène VIII

Delorval, Susette, Auguste.

DELORVAL. – Ah ! bonjour, Auguste.

AUGUSTE. – Monsieur, je suis à vos ordres.

DELORVAL. – Susette, ta maîtresse a besoin de toi.
(*Susette entre chez Caroline.*)

Scène IX

Delorval, Auguste.

DELORVAL, *sérieux*. – Auguste, je viens d'apprendre d'étranges nouvelles sur ton compte. Je ne me m'attendais sûrement pas à cela de ta part, moi qui avais tant de confiance en toi ! moi qui te regardais comme un enfant chéri ! Mais les hommes sont si ingrats de nos jours ! Mais (*plus sérieux*) comment ! avec quel sang-froid tu me regardes ! Est-ce que tu ne crains point ? Tu devrais trembler.

AUGUSTE, *fièrement*. – Ah ! monsieur, vous le savez vous-même par expérience, il n'y a que les coupables qui tremblent... Mais je désirerais connaître...

DELORVAL, *souriant et lui frappant doucement sur l'épaule*. – Eh ! non, non, Auguste, ne vois-tu pas que je badine ! Les nouvelles étranges que j'ai apprises sont que tu aimes ma nièce. (*Auguste est surpris.*) Et moi je t'apprends que tu en es aimé. Il est inutile de feindre. Je sais tout. Tu l'aimais sans lui en dire un mot. Mais tu l'as confié à un autre de qui je l'ai appris. Elle aussi t'aimait en secret ; je viens de l'apprendre de sa bouche.

Bref ! l'aimes-tu ?

AUGUSTE. – Cher monsieur, je ne puis nier que j'adore mademoiselle Caroline, et il y aurait longtemps que je lui aurais fait l'aveu de ma passion, si un obstacle insurmontable ne se fût rencontré entre elle et moi.

DELORVAL. – Mais quel est-il donc, cet obstacle ?

AUGUSTE. – Mademoiselle votre nièce est riche... et moi... je suis...

DELORVAL. – Ouf ! l'argent ! Ah ça ! ne me parle plus d'obstacles, entends-tu ? Écoute. Depuis nombre d'années que tu es dans mon emploi, je n'ai pu m'empêcher de remarquer, d'admirer ta conduite régulière, ton zèle, ton honnêteté, ton amour de l'honneur, en un mot. Je t'en fais mes éloges les plus sincères, et c'est avec le plus vif plaisir que je trouve en toi un moyen de rendre ma nièce heureuse. Je veux donc que tu en fasses ton épouse. Es-tu content ?

AUGUSTE. – Ah ! monsieur, comment pourrai-je vous rendre le bien que vous me faites. C'est mon désir qu'elle le devienne. Je regrette seulement de n'être peut-être pas digne d'une telle épouse.

DELORVAL. – Tet ! tet ! tet ! à mardi prochain les noces. Ainsi tu n'as qu'à faire tes préparatifs.

AUGUSTE. – Je vous obéis, monsieur. (*Il sort.*)

Scène X

DELORVAL, *regardant à sa montre.* – Mais que fait donc Bellire, ce matin ? Il me semble qu’il retarde bien. L’ennui commence à me gagner. C’est singulier cela que je ne me réjouis jamais, quand il n’est pas ici. Il est si aimable !... Quoiqu’un peu sur l’âge, comme je me le laisse dire quelque fois, cela ne m’empêche pas d’aimer les jeunes gens et la gaîté. D’ailleurs il m’est si dévoué, si sincère dans son amitié que je ne puis... en un mot que je ne puis me passer de lui. (*Il sort.*)

Scène XI

BELLIRE. – Ah ! ah ! voilà le bonhomme qui entre dans son cabinet... Il ne m'a pas vu. Je ne sais pas s'il a pensé à la donation, le vieil imbécile. Avec la donation je me passerai bien de la nièce, moi, d'autant plus qu'elle n'a pas l'air de m'aimer prodigieusement, et qu'elle m'a même défendu de lui adresser un seul mot. Mais s'il allait passer l'acte en faveur d'un autre que moi... en faveur d'Auguste Richard, son commis, par exemple, il a la plus grande estime pour lui ; il est vrai qu'Auguste le mérite... Oh ! non ; cela ne se peut pas... Pourtant j'aimerais à le voir loin d'ici... Allons, avec du courage, de la persévérance, et surtout de l'effronterie on vient à bout de tout. Ah ! tiens, j'y pense, là ; la partie de plaisir de demain... et moi qui n'ai ni voiture, ni chevaux, et qui n'en ai jamais eu ! Oh ! le bonhomme est un homme bon... Mais le voici. Allons ! il faut rire, pour le mettre d'humeur.

Scène XII

Bellire, Delorval.

BELLIRE, *riant*. – Ah ! ah ! ah ! etc.

DELORVAL. – Ce cher ami ! ce cher Bellire ! (*Il lui presse la main.*)

BELLIRE, *riant toujours*. – Ah ! ah ! ah ! etc.

DELORVAL. – Ma foi, la maladie me gagne. (*Ils rient tous deux.*)

BELLIRE, *riant toujours*. – Ah ! ah ! ah !

DELORVAL. – Mais qu'a-t-il donc encore ce matin ?

BELLIRE. – Une farce, mon cher, une farce, ah ! ah ! ah !

DELORVAL. – Ah ! bien ! mais tu vas me raconter cela, j'espère.

BELLIRE. – Oui, oui, je vous en ferai part... Mais comment se porte mon cher ami, mon meilleur ami, l'ami pour lequel je donnerais ma vie, s'il le fallait ! (*Ils se donnent la main. Delorval prend un air riant.*) Que je suis aise de vous voir encore ce matin tout radieux,

tout sautillant, tout jeune ! Sur mon honneur l'âge n'a aucun pouvoir sur vous ; c'est sans flatterie. (*Ils s'asseyent à chaque bout de la table.*)

DELORVAL. – L'âge, dis-tu ? mais je ne suis pas si vieux, Bellire. J'ai eu soixante... soixante... et... quatre... la veille de la Saint-Jean-Baptiste. Tu n'appelles pas cela un vieillard, sûrement, soixante-et-quatre.

BELLIRE. – Du tout, cher ami. Ce que je veux dire, c'est qu'on ne vous donnerait jamais cet âge-là. Le plus rusé physionomiste s'y tromperait. Pour ma part, je ne vois en vous qu'un homme dans la vigueur de l'âge.

DELORVAL. – Je te crois, Bellire. Bien ! nonobstant tout cela, il y en a qui s'obstinent à me traiter du nom de vieillard ! N'est-ce pas horrible ? hein ? vieillard !

BELLIRE, *riant*. – Ah ! ah ! ah ! etc.

DELORVAL. – Comment ! tu ne le crois pas ?

BELLIRE. – Je ris de la farce.

DELORVAL. – Vieillard ! Bellire.

BELLIRE. – Ce sont des cruches que ces personnes-là. Ce n'est pas l'âge qui fait le vieillard, monsieur Delorval, ce n'est point l'âge, soyez-en sûr, c'est... (*à part*) Diable m'emporte si je sais quoi dire. (*haut*) Voyez-vous, monsieur Delorval, un jeune homme peut être un vieillard ; vous n'avez pas l'air d'un vieillard,

donc vous n'êtes pas un vieillard. Voilà ce que c'est que de raisonner. Ces gens-là n'ont pas appris leur logique, voyez-vous.

DELORVAL, *à part*. – Il a de l'esprit, le coquin !

BELLIRE. – Mais je n'ai pas le plaisir de voir mademoiselle votre nièce, ce matin, j'ose espérer qu'elle est en bonne santé.

DELORVAL. – Mieux que jamais, mon cher.

BELLIRE. – J'en suis ravi. (*Il songe.*)

DELORVAL, *après quelques moments*. – Mais qu'as-tu donc, Bellire ? tu me parais rêveur.

BELLIRE. – Bien ! oui, j'ai quelque chose qui me tabaruste l'esprit, voyez-vous, mon cher monsieur Delorval, plusieurs de mes amis font demain une partie de plaisir au Lac Calvaire... Vous connaissez l'endroit ?

DELORVAL. – Si je le connais ?

BELLIRE. – Délicieux, n'est-ce pas ? Eh bien ! je suis des leurs...

DELORVAL. – Mais il n'y a là rien de si chagrinant, Bellire.

BELLIRE. – Vous allez voir. Imaginez-vous que l'autre jour, mon gris-pommelé, qui est fougueux comme tous les diables, a pris l'épouvante, et ma voiture a été brisée, fracassée de telle manière qu'il

m'est impossible d'en faire aucune chose.

DELORVAL. – Eh mon Dieu ! n'est-ce que cela ? Est-ce que je n'en ai pas, moi, de voiture ? Et que diantre ne parlais-tu ? Ma voiture t'appartient comme à moi. Tout ce que je possède est à ton service. Voyez donc, tiens, tiens, il se chagrinaut pour une bagatelle. Je t'enverrai ma voiture et mes deux chevaux, demain matin, à l'heure que tu voudras.

BELLIRE. – Cher Delorval ! vous êtes trop bon, vraiment. Vous allez peut-être penser que je parlais à dessein... mais...

DELORVAL. – Tiens, en voilà une idée !

BELLIRE. – Au contraire, allez ; (*riant,*) ah ! ah ! ah ! cette maudite farce ne peut pas me sortir de la tête.

DELORVAL. – Bon ! je te vois rire, eh bien ! je suis content, car c'est une marque que tu l'es aussi.

BELLIRE. – Je le serais encore plus, si je savais que vous eussiez pensé à ce dont je vous entretiens depuis quelque temps.

DELORVAL. – J'y ai songé, Bellire.

BELLIRE. – Voyez-vous, mon cher monsieur Delorval, ce n'est que dans votre intérêt que je vous donne un tel conseil. Vous savez vous-même que, bien que l'apparence soit en votre faveur, comme je vous le

disais il y a un instant, vous n'êtes pas toujours jeune, je veux dire que vous ne pouvez pas vaquer avec autant d'activité qu'un jeune homme aux diverses affaires qui vous requièrent personnellement, outre que quand on est riche on ne peut être exempt d'inquiétudes, cela vous le savez.

DELORVAL. – C'est vrai.

BELLIRE. – Donc, comme je vous ai déjà dit, une donation en faveur de quelque personne, de quelque ami... car vous comprenez qu'il faudrait que ce fût un véritable ami sur lequel vous puissiez compter... une donation en sa faveur, dis-je, serait votre affaire. Vous vous trouveriez alors exempt de toute inquiétude, de tout trouble. Les soins les plus assidus vous seraient donnés par des domestiques zélés, fidèles, et surtout honnêtes, – un cercle d'amis de votre choix vous ferait passer agréablement chaque jour, où vous n'iriez pas faire quelque petite excursion de plaisir. En un mot, vous jouiriez exactement des mêmes avantages que ceux dont vous jouissez maintenant, moins le trouble et les inquiétudes, comme je viens de vous dire, et ce n'est pas peu dire.

DELORVAL. – Je t'ai mille obligations, mon cher Bellire, pour tes bons avis. Après de sérieuses réflexions, je me suis enfin décidé à les suivre ; car vois-tu, Bellire, comme tu viens justement de me le

faire observer, je m'aperçois que les affaires commencent à me fatiguer.

BELLIRE. – Et voilà ce que je voudrais vous éviter ; la fatigue : elle pourrait vous être funeste à votre âge ; non pas que je vous considère comme un vieillard, mais vous n'êtes pas toujours un jeune homme.

DELORVAL. – C'est cela. Je vais donc faire donation entre vifs de tous mes biens, Bellire.

BELLIRE. – Comme je prends part à tout ce qui vous intéresse, mon cher monsieur Delorval, pourrais-je, sans indiscretion, savoir le nom de la personne en faveur de laquelle la donation va être passée ?

DELORVAL. – C'est un ami, c'est un jeune homme en qui j'ai la plus grande confiance. Il n'est pas loin d'ici. Voyons, je te le donne en quatre. Je suis certain que tu approuveras mon choix.

BELLIRE. – Que sais-je, moi ? c'est peut-être ce grand musicien qui préfère une gigue à un opéra de Rossini, et que je vis l'autre jour ici ?.. Il ne ferait que vous faire sauter... vos écus dans sa cassette.

DELORVAL. – Ce n'est pas cela.

BELLIRE. – Oh ! je parie que c'est ce petit médecin qui, pour arracher une dent, en fait sauter trois ou quatre avec un morceau de la mâchoire, pour être plus sûr de son coup. Vous ne vivriez pas longtemps avec lui par

exemple.

DELORVAL, *riant*. – Ah ! ah ! ah ! Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela. Comment tu ne devines pas ? Je te dis qu'il n'est pas loin d'ici. C'est... ?

BELLIRE. – Ma foi ! je ne sais pas. (*à part*,) Enfin m'y voilà.

DELORVAL. – Auguste Richard. (*Ils se lèvent. Bellire très surpris.*) Vois-tu, c'est un jeune homme sur la probité et l'honneur duquel je peux compter. D'ailleurs il doit bientôt être mon neveu, et c'est surtout cette dernière raison qui m'a porté à passer la donation en sa faveur. Sans cela, mon cher Bellire, tu peux être persuadé que nul autre que toi n'aurait été le donataire. Mais tu ne seras pas oublié, et j'aurai soin de faire insérer une clause en ta faveur. Hein ? n'est-ce pas bien comme cela ?

BELLIRE. – Auguste !

DELORVAL. – Oui, Auguste, mon premier commis. N'avais-je pas raison de te dire qu'il n'était pas loin ? En bas, au comptoir.

BELLIRE. – Auguste !

DELORVAL. – Oui, Auguste. Comment ? est-ce que tu n'approuverais pas mon choix ?

BELLIRE. – Auguste ! monsieur Delorval ! Est-il

revenu tard ce matin ?

DELORVAL. – Comment tard ?

BELLIRE. – Eh bien ! oui ; c'est que, voyez-vous... mais non... je n'en ferai rien... je déteste la médisance.

DELORVAL. – Que veux-tu dire ?

BELLIRE. – Voyez-vous, il a été vu dans un certain lieu...

DELORVAL, *se fâchant*. – Auguste ?

BELLIRE. – Oui ; monsieur Auguste, votre commis.

DELORVAL. – Dans un certain lieu, dis-tu ? Et quel est ce lieu ?

BELLIRE. – Oh !... c'est... mais non... c'est tout-à-fait contre mon caractère, que de me mêler des affaires des autres ; à moins qu'on ne soit, comme vous, cher Delorval, une personne au bonheur de laquelle je m'intéresse.

DELORVAL. – C'est pourquoi, Bellire, tu dois me communiquer tout ce que tu sais sur son compte. Je te prie de le faire. Dans quel lieu a-t-il été vu ?

BELLIRE. – Puisqu'il faut le dire, c'est dans une certaine hôtellerie, rue Champlain. Il paraît qu'il est bien connu dans ce quartier-là. On l'appelle l'hypocrite, par son aptitude extraordinaire à feindre la vertu en présence de... Mais le mot hypocrite dit tout...

Malheureusement il a un autre nom.

DELORVAL. – Quel est-il ? Vite.

BELLIRE. – Oh ! cela ne me regarde pas, moi ; pourquoi le dirais-je ?

DELORVAL. – Mon petit Bellire, je t'en prie.

BELLIRE. – Celui de libertin, débauché.

DELORVAL. – Auguste ! hypocrite ! débauché ! Mais qu'y faisait-il donc dans cette hôtellerie ? Vite, mon petit Bellire.

BELLIRE. – Oh !... que sais-je, moi ?

DELORVAL. – Allons, ne te fait donc pas tirer l'oreille.

BELLIRE. – Eh ! il faisait comme il a coutume de faire quand il y va.

DELORVAL. – Il y est donc souvent ?

BELLIRE. – Tous les soirs, je crois.

DELORVAL. – Oh ! pour cela, Bellire, ça ne se peut pas, car j'en aurais connaissance.

BELLIRE. – Je ne pourrais pas assurer qu'il y est tous les soirs, mais je sais bien qu'il y a passé toute la nuit dernière, en compagnie d'une demi-douzaine de jeunes *dandies* à face rubique et au nez royal.

DELORVAL. – Et comment s'amusaient-ils ?

BELLIRE. – Oh ! ils jouaient, buvaient, chantaient, criaient...

DELORVAL. – Et lui ?

BELLIRE. – Il n'en cédait pas aux autres.

DELORVAL. – Horrible ! Quand était-ce cela ?

BELLIRE. – La nuit dernière.

DELORVAL. – La nuit dernière ? (*Il se frotte le front.*) Ça ne se peut pas ; tu te trompes, Bellire. Auguste a passé toute la nuit entière à mettre quelques livres en ordre.

BELLIRE. – Il faut donc que ce soit l'avant-dernière... Mais qu'est-ce que cela me fait, à moi !

DELORVAL, *songeant*. – L'avant-dernière nuit !... tu te trompes encore. Il est venu avec moi passer la nuit près du cercueil de ce pauvre défunt Biron.

BELLIRE. – L'avant-dernière nuit ?

DELORVAL. – L'avant-dernière nuit.

BELLIRE. – Pensez bien... Vous pourriez vous tromper.

DELORVAL. – Eh ! j'en suis certain... autant qu'on peut l'être... Mais dis-moi, Bellire, l'as-tu vu toi-même dans un tel lieu ?

BELLIRE. – Si je l'y ai vu ?

DELORVAL. – Oui.

BELLIRE. – Moi-même ?

DELORVAL. – Oui.

BELLIRE. – Y songez-vous, mon cher Delorval ? Moi ! hanter de pareils lieux !... Non, je ne l'ai pas vu moi-même, mais je le tiens de très bonne part.

DELORVAL. – Ah ! je vois. Il n'est pas coupable, Bellire, il n'est pas coupable, sois en sûr. On aura pris une autre personne pour lui, ou bien quelque ennemi fait courir ces faux bruits ; car, vois-tu, Auguste est un homme de bien, et il est rare qu'un homme de bien soit sans ennemis. Auguste a trop d'honneur pour se trouver dans la situation que tu viens de me décrire. C'est impossible, Bellire, il faudrait que je le visse de mes propres yeux.

BELLIRE. – Comme vous voudrez ; monsieur ; mais je sais que, pour ma part, soit dit entre nous, je n'aime pas fort la physionomie de cet homme-là, et je le crois aussi capable, avec tout l'honneur et la probité que vous lui accordez, de se trouver en grandiose compagnie dans une hôtellerie que de... (*hochant la tête.*)

DELORVAL. – Ensuite.

BELLIRE. – Mais à quoi servirait de le déclarer, si vous n'ajoutez aucune foi à ce que je vous dis. D'ailleurs cela ne me regarde pas.

DELORVAL. – Est-ce quelque chose de bien sérieux ?

BELLIRE. – Plus que vous ne pensez. Si ce cas-là était à votre connaissance, vous ne voudriez jamais voir Auguste.

DELORVAL. – Oh ! bien, Bellire, ne badine pas, hein ? Ce sont des fariboles que tout cela. Si tu connaissais Auguste comme je le connais, tu serais loin d'ajouter foi à la moindre faute qu'on voudrait lui imputer.

BELLIRE. – Vous pourriez peut-être bientôt le connaître encore mieux.

DELORVAL, *riant*. – Ah ! ah ! ah ! ah ! le badin ! Tu te plais à me tourmenter, coquin. Finissons, tiens ! J'ai quelque chose à te communiquer. Si tu veux avoir la bonté de me suivre dans ma bibliothèque, je te ferai rire. (*Il sort.*)

Scène XIII

BELLIRE. – Échoué ! complètement échoué ! Ah ! j'avais bien raison de le craindre, ce maudit Auguste. N'importe, un brave ne se décourage pas ; le bonhomme n'a pas encore vu ces deux papiers-ci. (*Il tire deux papiers de sa poche.*) J'ai bien fait de m'en munir.

Scène XIV

Bellire, Susette.

SUSETTE. – Monsieur Delorval vous attend, monsieur.

BELLIRE. – J’y vais, la petite. (*Il sort.*)

Scène XV

SUSETTE. – La p'tite ! le grossier ! la p'tite ! c'est dommage qu'y n'soit pas d'meuré encore eune minute ! J'l'y aurai démontré, moi, qu'y vaut mieux être petit par le physique que par le moral. Je n'sais bifre pas ; mais je n'puis m'empêcher de l'haïr de tout mon coeur, c'gibier-là. La p'tite, dit-y... Il a toujours quequ'építaphe pareille à m'jeter par le nez.

Scène XVI

Susette, Caroline.

CAROLINE. – Eh bien ! Susette, qu'as-tu ? Tu me parais agitée.

SUSETTE. – On le serait bien à moins. Quand on pense que ce manant de monsieur Bellire vient d'm'insulter fort injurieusement.

CAROLINE. – Susette ! Susette ! Il faut parler avec plus de respect que cela des gens.

SUSETTE. – Eh ! qu'voulez-vous, mam'selle, c'est emportant de s'voir maltraiter de la façon.

CAROLINE. – Que t'a-t-il donc fait ?

SUSETTE. – Y m'traite de p'tite ! « La p'tite » dit-y... L'aut'jour y m'app'lit ben sa p'tite nymphe... ! Est-ce un nom, çà, à appliquer au personnel d'eune fille honnête !

CAROLINE, *riant*. – Ah ! ah ! hi ! hi !

Scène XVII

Les précédents, Auguste, *un chapeau à la main, et saluant.*

AUGUSTE. – Je vous demande pardon, mademoiselle. Je voulais voir si monsieur votre oncle était ici. Je vois qu'il n'y est pas.

CAROLINE. – Il est dans sa bibliothèque. Susette, va lui dire que monsieur Auguste voudrait le voir. (*Susette va pour sortir.*)

AUGUSTE. – Du tout, du tout : il est peut-être occupé, – ce n'est rien de pressé.

Scène XVIII

Les précédents, Nicodême.

NICODÊME, à *Auguste*. – Monsieur, votre tailleur est en bas, avec vos habits de noces.

AUGUSTE. – C'est bon, Nicodême ; je descends tout de suite.

Scène XIX

Les précédents, Delorval.

DELORVAL, *furieux*. – Plus de mariage !... (à *Auguste*,) Et vous, monsieur l'imposteur, sortez, et de votre vie ne paraissez devant mes yeux. Je ne badine pas cette fois. (*Surprise générale.*)

AUGUSTE. – Mais, monsieur, vous voudrez bien au moins me dire ce qui peut m'attirer un pareil traitement.

DELORVAL. – Sortez à l'instant ! (*Tandis que Delorval et Auguste se retirent chacun de son côté, que Caroline s'assied de faiblesse, et que Nicodème et Susette demeurent dans l'attitude de la surprise, le rideau tombe.*)

Acte second

Scène I

(Au lever du rideau on aperçoit Nicodème et Susette assis.)

NICODÊME. – Eh ! non, Susette ; tu n'comprends pas l'affaire. Et voilà.

SUSETTE. – Mais qu'veux-tu donc dire ?

NICODÊME. – Pourquoi qu'il l'a expulsé d'une si traîtresse de façon, sans rien vouloir lui faire connaître ?

SUSETTE. – Acoute-donc, Nico, pourquoi l'a-t-y chassé de c'te manière ?

NICODÊME. – Ah ! tu sens la chose... bon ! Tu l'ignores aussi, toi. Eh ben ! moi, j'trouve c't'expulsion-là très inconvenante, et ça m'met l'âme tout-à-fait mélancolique, Susette, chasser monsieur Auguste ! l'homme que tout l'monde estime... ! et sans qu'on sache un mot de raison ! ...C'est égarant pour ne pas dire mystérieux ! Pour lors donc, c'que j'voulais t'mettre dans la volonté, l'voici... T'as la langue ben accrochée, toi...

SUSETTE. – Ah ! pour ça, Dieu merci, quand

j' veux... J' ai t' appris la grammaire, va, Nico.

NICODÊME. – Pour lors, moi, j' baragouine pas mal. Nous allons nous présenter en pardevant monsieur Delorval, et pis d' mander l' pardon d' monsieur Auguste. Sûrement qu' y nous refusera pas. Et voilà.

SUSETTE. – J' y consens de tout mon coeur, Nico ; mais crès-tu que j' réussissions favorablement ?

NICODÊME. – Mais c' est manifeste.

SUSETTE. – Mais s' il avait des raisons pour le chasser ?

NICODÊME. – Mais quelles, Susette ? est-ce dans la possibilité qu' il puisse en avoir contre un homme comme lui ?

SUSETTE. – Je n' le crès pas non plus et même j' pourrais l' jurer, que je pense.

NICODÊME. – Pour lors donc, il faut, comme j' te dis, s' aventurer d' vant monsieur Delorval, en vis-à-vis de c' t' affaire-là.

SUSETTE. – Mais qui d' nous deux aura la parole ? J' palrons-t-y ensemble.

NICODÊME. – Tu f' ras l' harange, toi, et moi j' te sifflerai par-ci par-là, par endroits, tu sais ; car tu n' es pas ignorante de connaître qu' la puissance d' une langue de femme, aidée d' quèques larmes... Tu sais pleurer.

SUSETTE. – En v’la eune demande.

NICODÊME. – Pour lors donc, que j’dissais, en accompagnée d’sa langue et de ses larmes, la femme peut conquérir le plus grand conquérant. C’que l’on peut voir dans toutes les pages d’l’histoire ancienne, moderne et future. Mais l’voilà qui vient. T’nons-nous prêts. (*Ils se lèvent.*)

Scène II

Les précédents, Delorval.

DELORVAL, *à part*. – La pauvre enfant !... Elle en mourra peut-être. (*Nicodème et Susette s'avancent respectueusement au-devant de Delorval.*)

NICODÊME, *à Susette, à demi-bas, et la poussant doucement*. – Commence.

SUSETTE, *de même*. – Commence le premier.

NICODÊME, *de même*. – Eh ! non ! l'pouvoir d'la femme.

SUSETTE, *de même*. – Je n'peux pas pleurer.

NICODÊME. – Eh bien ! parle.

DELORVAL. – Allons, que voulez-vous, mes enfants ? car je soupçonne que vous avez quelque chose à me communiquer.

NICODÊME. – Juste, notre bon bourgeois. Pour lors, c'est une affaire des plus saignantes... Vous... Vous allez voir... Voyez-vous... Et voilà. (*à Susette,*) Mais parle donc, toi.

DELORVAL. – Oh ! je devine. C'est au sujet de votre union future. Mariez-vous, mes enfants, mariez-vous aussitôt qu'il vous plaira. Vous vous aimez, je le sais... et j'espère que Susette n'aura pas pour époux un imposteur tel que cet Auguste.

NICODÊME et SUSETTE, *ensemble*. – Lui, imposteur !

NICODÊME. – Eh ! c'est de lui que nous voulions vous parler.

DELORVAL. – De ce monstre-là ?

NICODÊME. – Oh ! cher maître, c'titre-là n'lui va pas très certainement. Voyez-vous, j'donnerais d'mon sang pour monsieur Auguste, et ça m'fait du mal au coeur de l'entendre nommer à l'instar de c'nom-là. Pour lors j'me suis dit, et j'ai ensuite dit à Susette : « Monsieur Delorval est un homme bon, juste, généreux... adressons-nous à lui, d'mandons-lui qu'y pardonne à monsieur Auguste s'il le croit coupable. » Susette n'a pas hésité. Et voilà.

SUSETTE. – Oui, monsieur, j'vous supplions d'y bailler sa grâce, et de le faire rappeler. Soyais-en sûr, monsieur Auguste est innocent comme l'enfant qui voit le jour pour la première fois d'sa vie.

DELORVAL. – Lui, innocent ! Ah ! mes enfants, que vous êtes loin de comprendre ce qu'il est ! J'ai les

preuves les plus convaincantes du contraire.

SUSETTE. – C’pendant, monsieur, d’pis quinze ans qu’y vous sert, vous n’vous avais jamais aperçu qu’il avait commis la moindre faute, en n’faisant pas ben.

DELORVAL. – C’est vrai.

SUSETTE. – Jamais on n’vous a mal parlé d’lui.

DELORVAL. – Au contraire, on ne m’en a toujours fait que des éloges.

NICODÊME. – Pour lors vous voyez ben, notre bon bourgeois, qu’y n’peut s’être avisé de s’plonger tout-à-coup dans l’vice, comme un désespéré qu’est au désespoir. Et moi-même j’étais votre domestique, avant qu’y fût à votre emploi : – Est-ce dans la possibilité du possible que j’n’aurais pas espionné quelque défaut en lui, s’il en eût eu ? Ah ! ciel des cieux ! le meilleur humain qu’on puisse trouver sur toute la terre de l’univers.

SUSETTE. – Oh ! que si vous connaissiais tout l’bien qu’y dit d’vous !... Oh ! qu’si vous saviais comme y vous aime !...

NICODÊME. – Et puis, notre cher maître, une suggestion de ma cervelle, (*il se touche le front,*) admettons qu’il ait commis une faute, (ce que je ne croirai jamais), pourquoi n’lui pardonneriez-vous pour une fois, s’il promettait de n’plus récidiver ?

DELORVAL. – Impossible ! la faute qu’il a commise ne peut se pardonner. Je sais, mes enfants, que votre motif est bon : vous le croyez innocent ; je ne vous fais pas un crime de ce que vous intercédiez pour lui ; mais moi, voyez-vous, je suis convaincu de sa culpabilité. Il m’a fallu, je vous l’avoue, faire un grand effort pour agir comme je l’ai fait envers lui, mais il le fallait.

NICODÊME et SUSETTE, *ensemble, se jetant aux genoux de Delorval.* – **Nic** : Oh ! not’ bon bourgeois !...
Sus : Oh ! monsieur...

DELORVAL. C’est inutile. Susette, dis à Caroline que son oncle désire la voir. (*Ils se lèvent, et Susette sort.*)

Scène III

Delorval, Nicodême.

NICODÊME, *s'en allant.* – Pauvre monsieur Auguste ! j'sus sûr que l'chagrin l'conduira au tomb'reau. Et voilà. (*Il sort.*)

Scène IV

DELORVAL, *tirant des papiers de la poche de son habit.* – Les voilà les papiers accusateurs.

Scène V

Delorval, Caroline.

DELORVAL. – Viens, ma petite Caroline. Je t'ai promis de te dévoiler le secret qui me l'a fait congédier. Je vais tenir ma promesse ; mais il faut qu'à ton tour tu jures de n'en souffler mot à qui que ce soit... pas une syllabe directement ou indirectement.

CAROLINE. – Je vous le jure, mon oncle.

DELORVAL, *lui donnant un papier.* – Tiens, lis. (*Caroline lit tout bas.*) Mais tu trembles !... (*Caroline fait un mouvement de faiblesse. Delorval la fait asseoir et s'assied lui-même.*) Vois-tu ?... Il a déjà une épouse, et il t'aurait épousée.

CAROLINE. – Mon oncle, permettez-moi de vous dire que je n'en crois rien.

DELORVAL, *reprenant le papier qu'il avait donné à Caroline.* – Mais ne voilà-t-il pas un extrait du registre des mariages de St. Auban ?

CAROLINE. – L'écrit est peut-être forgé.

DELORVAL. – Je connais la signature aussi bien que

la mienne. Le vieux curé de St. Auban était un de mes compagnons de classe. Ainsi plus de doute. (*Lui montrant le papier.*) Tu vois la date du mariage ? le 20 septembre 1841. Exactement lorsqu'il passa à St. Auban pour mes affaires. Et pour te convaincre que cette épouse est encore bien pleine de vie, voici une lettre de sa main, datée du 8 du courant, nous sommes au 16, par laquelle elle demande des secours d'argent, vu qu'elle manque de tout. Ce qui confirme l'énoncé de cette lettre, c'est que je l'ai plus d'une fois surpris à envelopper des billets de banque dans des lettres qu'il venait d'écrire. Le fourbe !

CAROLINE. – Oh ! mon oncle.

DELORVAL. – Je te demande pardon, mon enfant ; je ne prononcerai plus ce nom devant toi.

CAROLINE. – Mais cette lettre... et cet extrait... comment se fait-il que vous en soyez en possession ?

DELORVAL. – Écoute, ma nièce... c'est la lettre qui m'a fait toucher l'extrait. Voici comment. Un de mes amis que tu me permettras bien de nommer, monsieur Bellire, ayant trouvé la lettre dans un des passages, et voyant qu'elle était décachetée, s'avisa de la lire. Il y avait peut-être peu de délicatesse dans cet acte, mais voici en quoi il en montra beaucoup. Tout autre que lui serait accouru triomphant me montrer la lettre, surtout quand elle inculpait un rival. Mais admire sa

générosité... Il garde le silence, jusqu'à ce qu'il voit le danger ; et, dans l'intervalle, il se rend à St. Auban d'où il rapporte l'extrait... hein ?.. Il doit même m'introduire un de ses amis de St. Auban, qui connaît très bien l'épouse d'Auguste. N'admires-tu pas la délicatesse de mon ami Bellire ? Ce n'est qu'au dernier moment qu'il me fait voir ces papiers. Que de grâces, que d'obligations ne lui devons-nous pas tous deux !...

CAROLINE, *se levant*. – Je ne suis pas de votre opinion, mon oncle... Ah ! que je suis lasse !... J'ai un mal de tête affreux...

DELORVAL, *la reconduisant en la soutenant*. – Va te reposer, mon enfant, va te reposer. (*Elle sort.*)

Scène VI

DELORVAL. – Ouf ! je ne sais, mais il me semble que je ne suis pas aussi bien qu'auparavant.

Scène VII

Delorval, Bellire.

DELORVAL, *à part.* – Mais voici Bellire. (*à Bellire,*)
Que d'obligations ne t'ai-je pas, mon cher Bellire !... (*Il
lui serre la main.*) Je ne pourrai jamais...

BELLIRE. – Du tout, du tout, mon cher Delorval : le
devoir, ma conscience m'y obligeaient. Je vous jure
qu'il m'en a coûté de dévoiler cette affaire. Voyez-
vous, je savais qu'Auguste en souffrirait, et la pensée
que je serais peut-être l'instrument de sa disgrâce était
pour moi un vrai martyr. Mais le devoir avant tout,
surtout quand un ami est concerné.

DELORVAL. – Généreux jeune homme !...

BELLIRE. – Je suis vraiment fâché pour Auguste.

DELORVAL. – Ne prononce plus son nom, je t'en
conjure. Ah ! je vois que ce que tu me disais ce matin
n'est malheureusement que trop vrai. Il peut être
libertin, il peut être joueur, s'il est hypocrite... Mais
parlons d'autre chose... Cher ami, j'ai pensé à toi depuis
ce matin. Je te consens une donation de tous mes

biens... mais une chose...

BELLIRE. – Mais, monsieur.

DELORVAL. – Non, non, point de refus ; tu n’as qu’à te transporter chez mon notaire, et le prier de dresser l’acte au plus tôt. Une chose, par exemple...

BELLIRE. – Mais vos bontés, monsieur Delorval...

DELORVAL. – Ah ça ! pas de compliments ! c’est résolu. Une chose par exemple que je voudrais te recommander, ce serait de faire insérer une clause en faveur de Caroline. La pauvre enfant ! bien qu’elle ne soit que ma nièce, j’ai pour elle l’estime et l’amitié que je porterais à ma propre fille. Ainsi je ne voudrais pas qu’elle fût oubliée.

BELLIRE. – Oh ! comme de juste.

DELORVAL. – Bon ! cours chez le notaire, mon petit Bellire. J’ai hâte de voir cette affaire terminée.

BELLIRE. – Puisque vous le voulez. (*Il sort.*)

Scène VIII

DELORVAL. – Ce qui me chagrine, c'est la promesse que j'ai faite à Auguste de ne lui pas dire la cause de son expulsion. C'est bien tyrannique de se voir condamner sans pouvoir être entendu. Il est vrai que cela se voit assez souvent de nos jours, mais je ne puis m'habituer à ce mode, moi.

Scène IX

Delorval, Susette.

DELORVAL. – Eh bien ! ma Susette, que désires-tu ?

SUSETTE, *d'un air chagrin*. – Mam'selle Car'line.

DELORVAL. – Caroline ?

SUSETTE. – Oui... mam'selle Car'line, monsieur... all ne fait qu'pleurer, qu'c'en est tout-à-fait larmoyant !... Et pis c'est c'tyran, ce Sydenham de Bellire qu'est la cause de tout ça.

DELORVAL. – Allons, allons ! Susette !

SUSETTE. – Oh ! mille pardons ! j'veux dire c'charmant jeune homme, au front sentimental, philosophique... votre cher, votre tendre ami... monsieur Bellire, en un mot... qu'c'est lui, dis-je, qu'est la cause qu'ma pauvre maîtresse mourra p'tête de chagrin... Un aimable jeune homme, en vérité !... (*à part,*) la p'tite, hein ?

DELORVAL. – Mais Susette, je te trouve un peu loquace. Que veux-tu donc dire ?

SUSETTE. – Ah ! cher monsieur... ça m'chagrin'rait d'vous déplaire... J'étais émue, voyez-vous... J'veux dire qu'j'ai deviné, moi, qui a fait chasser monsieur Auguste.

DELORVAL. – Et qui l'a fait chasser ?

SUSETTE. – Monsieur Bellire.

DELORVAL, *très surpris*. – Mais qui te porte à le croire ?

SUSETTE. – C'que j'connais de son caractère.

DELORVAL, *riant*. – Ah ! ah ! ah ! mais que connais-tu de son caractère, ma Susette, hein ?

SUSETTE. – J'en connais assais, monsieur ; mais j'me contenterai d'vous dire que, sans être vue, j'y entends souvent débiter ben des choses sur vot'compte. Ça m'tracasse l'âme d'vous voir maltraiter de la façon. J'enrage, j'sus près d'paraître, d'y chanter pouille, et d'courir vous en avertir ; mais j'réfléchis qu'il est votre ami... vous n'me croiriez p'têtre pas, et j'sus ben certaine qu'y s'en r'tirerait mieux qu'moi... mais pusque je m'sus lancée dans la déclaration, j'vous dis qu'votre ami est un faux ami, et, à c'que j'crès, c'est pas vous qu'avais chassé monsieur Auguste, mais ben votre cher ami.

DELORVAL. – Mais que viens-tu me conter là, Susette !... Bien des choses, dis-tu ?... Et que disait-il ?

SUSETTE. – Y vous traitait d’vieil imbécile, d’vienne bête, d’vieux capricieux. Y disait qu’y vous f’sait accroire tout c’qu’y voulait... et pis mille autres noms... c’qui m’choquait le plus, c’est que tout aussitôt y vous f’sait des amitiés que toute autre que moi aurait crues la vérité réelle.

DELORVAL. – Bellire disait cela ?

SUSETTE. – Oui, monsieur Bellire.

DELORVAL. – Et quand cela ?

SUSETTE. – L’autre jour, lorsqu’y vint avec c’vieux jeune homme de dandy, qui porte perruque.

DELORVAL. – Ce n’est pas possible, Susette... tu radotes... Bellire !... parler contre moi !... Tet ! tet ! tet !

SUSETTE. – Bon ! bon ! vous vous gaussais d’moi... mais vous aurais p’têtre occasion d’me craire, dans peu. *(à part,)* C’tte chère d’moiselle Car’line ! *(haut,)* S’y vous plaît, monsieur, ayais donc la bonté d’aller consoler ma maîtresse.

DELORVAL. – J’y vais, j’y vais. *(à part, en s’en allant,)* Vieil imbécile ! vieille bête ! *(Il sort.)*

Scène X

SUSETTE. – Y n’me crêt pas, et c’est pourtant la pure vérité qu’j’y dis là. Quiens, le v’là l’monstre ;... en compagnie d’un d’ses semblables que j’suppose.

Scène XI

Susette, Bellire, Martel.

BELLIRE. – Eh bien ! la petite.

SUSETTE, *fâchée*. – Monsieur... s'y vous plait...

MARTEL. – Voilà une charmante petite, ma foi...
Quel est son nom, Bellire.

BELLIRE. – Susette.

MARTEL. – Sucette ?

BELLIRE. – Ou Sucette, comme tu voudras, Martel.

SUSETTE, *fâchée*. – Messieurs, je n'souffrirai pas...

BELLIRE, *l'interrompant*. – Monsieur Delorval est-il
sorti Susette ?

SUSETTE, *d'un air boudeur*. – Non, monsieur.

BELLIRE. – Où est-il ?

SUSETTE, *de même*. – Chez mam'selle Car'line.

BELLIRE. – Dis-lui donc que je suis ici avec le
monsieur que je devais lui présenter.

SUSETTE, *de même, et s'en allant*. – Oui, monsieur.

BELLIRE. – Hâte-toi, la petite.

SUSETTE, *se détournant et d'un air fâché.* –
Monsieur.

BELLIRE. – Voyons, cours donc. (*Susette sort.*)

Scène XII

Bellire, Martel, *se promenant.*

BELLIRE. – Ces diables de notaires nous remettent toujours... Comme je disais donc, le bonhomme est un vieil imbécile qui croit tout. Pourtant je l'ai trouvé un peu incrédule ce matin quand je lui ai fait le mensonge sur le compte du pauvre Auguste. Mais les papiers, mon cher, cela a réussi à merveille, comme je t'ai dit. (*Susette sort doucement de la coulisse à gauche, et écoute, tandis que Bellire et Martel s'en vont vers la droite.*) J'en fais ce que je veux, moi. (*Elle se retire.*) Mais il faut savoir s'y prendre, par exemple ; il ne faut pas lui donner l'épithète de vieillard : il la hait comme tous les diables ; il est vrai qu'il s'accorde en cela avec tous les vieux, et surtout les vieilles. Il faut faire l'aimable, rire, raconter des anecdotes qui n'ont jamais eu lieu. Avec cela on obtient tout de lui. D'ailleurs...

MARTEL. – Mais, Bellire, excuse si je t'interromps... Ce qui m'étonne un peu, c'est qu'il ait congédié si promptement son commis auquel tu me disais qu'il était si attaché, et qu'il employait depuis un si grand nombre

d'années. Il me semble qu'il aurait dû attendre, prendre des informations, etc.

BELLIRE. – L'honneur, Martel, l'honneur est un dieu pour lui... et cet extrait et cette lettre...

MARTEL, *riant*. – Ah ! ah ! ah ! Eh bien ! tu vois, Bellire, qu'il est bon de conserver les lettres.

BELLIRE. – J'en suis convaincu plus que jamais en ce moment. Ma foi, sans ton aide, je ne sais comment je m'y serais pris pour faire consentir le bonhomme.

MARTEL. – Moi, je n'en perds aucune, je t'assure. Aussi puis-je te certifier que je peux contrefaire au parfait les signatures de plus de cinquante des premiers marchands de cette ville. Cela sert dans l'occasion.

BELLIRE, *riant*. – Ah ! ah ! ah ! je vois que tu n'es pas novice, après avoir été témoin du succès qui vient de couronner l'emploi que tu as fait des lettres du vieux curé de St. Auban. As-tu été longtemps précepteur dans cette paroisse.

MARTEL. – Quelques mois, seulement. Oh ! ça ne payait pas. Vive la ville, toujours, pour les intrigues !

BELLIRE. – Il t'écrivait souvent ?

MARTEL. – Toutes les semaines.

BELLIRE. – Mais combien de temps as-tu mis à forger la signature de l'épouse de monsieur Auguste

Richard, l'ex-commis de notre bonhomme ?

MARTEL, *riant*. – Ah ! ah ! ah ! une femme qui n'a jamais existé !... mais écoute donc, Bellire, peux-tu compter sur le silence du bonhomme ? car tu comprends que l'affaire serait un peu sinistre, si Auguste apprenait la nouvelle d'un mariage qui n'a jamais existé. Voyant que c'est la cause de son malheur, il ne resterait pas tranquille, sois-en sûr.

BELLIRE. – Oh ! je ne crains rien de ce côté-là. Il m'a juré qu'il ne montrerait les papiers qu'à sa nièce, et je viens de te dire que l'honneur est son dieu. Il gardera le secret, c'est certain.

MARTEL. – Mais sa nièce ? elle est femme, tu sais.

BELLIRE. – Elle, dire un mot contre l'honneur de son cher Auguste !

MARTEL. – Oh ! tu as raison, ça ne se peut pas. Mais si le bonhomme prenait des informations... S'il s'avisait d'écrire au curé de St. Auban, par exemple ?

BELLIRE. – Impossible ! il me croit plus que lui-même, et la lettre eût suffi... mais il était plus sûr d'y joindre l'extrait.

MARTEL. – Impossible, dis-tu ? c'est très possible, Bellire. Il pourrait survenir des soupçons au bonhomme... il pourrait écrire. Alors que ferais-tu ?

BELLIRE. – Ma foi, je ne sais ; il y en a qui s'introduiraient la gueule d'un pistolet dans l'oreille, et puis paf ! tout est fini. Pourquoi n'en ferais-je pas autant ? Voltaire a dit :

« *Quand on a tout perdu, quand on a plus d'espoir,
La vie est un opprobre, et la mort un devoir.* »

MARTEL. – Eh bien ! moi, je préférerais l'opinion de Racine, fils :

« *Lâche qui veut mourir,
Courageux qui peut vivre.* »

Et j'irais voir les Yankées.

BELLIRE. – Tiens, le mignon... si l'on te donnait le temps de faire le voyage... ?

MARTEL. – Oh ! sans doute... c'est une de mes conditions : (*Ils rient tous deux,*) ah ! ah ! ah !

BELLIRE. – Badinage à part, ce serait épineux. Mais laissons-là ce sujet ; ne pensons qu'au présent. D'ailleurs, comme je t'ai dit, je vais te présenter au bonhomme Delorval. Tu auras vu madame Auguste Richard... elle t'aura fracassé le tympan par ses plaintes contre son mari. Tu lui peindras ses yeux, ses...

MARTEL. – Comment seront ses yeux ?

BELLIRE. – Des yeux de femme, quoi !... Sûrement

que le bonhomme ne s'avisera pas de douter, après tant de preuves.

MARTEL. – Très bien. Oh ! je m'acquitterai de mon rôle.

BELLIRE. – Je n'en doute nullement, après avoir vu le préambule. Pour ma part je serai fidèle à ma promesse, et, aussitôt que les signatures auront été apposées à la donation, tu toucheras le montant dû pour ton trouble.

MARTEL. – Eh ! je l'espère bien.

Scène XIII

Les précédents, Susette.

SUSETTE. – Monsieur Delorval, messieurs, vous prie de l’excuser, s’y n’peut pas vous voir en c’moment ; mais si monsieur Bellire veut ben avoir la bonté de r’venir, dans quèques minutes avec l’notaire et l’blanc de la donation, y s’ra à son service.

BELLIRE. – Oh ! oh ! qu’a-t-il donc, le bonhomme ?

MARTEL. – Quelque rhumatisme.

BELLIRE, *regardant à sa montre*. – Diable ! il se fait tard. Courons chez le notaire. Viens, Martel. (*Il le prend par le bras. Ils sortent.*)

Scène XIV

SUSETTE, *se frappant dans les mains, et toute joyeuse.* – Bravo ! bravo ! bravissimo ! Nicodême ! Nicodême ! accours donc vite... j’me meurs... de plaisir.

Scène XV

Susette, Nicodême, *accourant en mangeant.*

NICODÊME. – Que diable de vacarne nous cries-tu donc, toi ? Est-ce qu'on dérange comme ça un homme, quand il s'conforme aux règlements d'la nature qui disent : « Faut avaler pour respirer. »

SUSETTE. – Accoute... j'vas tout t'raconter... N'mange pas, tu n'entendras pas ben... J'ai réussi, Nicodême, oui, j'ai réussi.

NICODÊME, *mangeant.* – Comment ? tu as réussi.

SUSETTE. – Oui... y n'voulait pas.

NICODÊME, *de même.* – Y n'voulait pas ?

SUSETTE. – Eh ! non, j'ai été obligé de l'pousser.

NICODÊME, *de même.* – Tu l'as poussé ?

SUSETTE. – Eh ! oui, nigaud.

NICODÊME. – Pour lors, nigaude, et voilà : mot pour mot.

SUSETTE. – Y va r'venir... je l'r'verrons.

NICODÊME. – Et qui ?

SUSETTE. – Lui !... Ah ! qu't'ai l'entendement plombé !... À quoi sert de t'raconter leis choses ? tu n'comprends pas plus qu'eune bouteille.

NICODÊME. – Ah ! là, tu as raison... quand j'ai bu ma bouteille, c'est bien rare que j'en boive deux ou trois autres.

SUSETTE. – Oui, y va r'venir... Ah ! mon coeur ! mon coeur !... Dieu ! qu'y saute ! (*Elle sort en sautant.*)

Scène XVI

NICODÊME, *regardant du côté par où est sortie Susette.* – Est-ce tout c'que tu as à m'exposer ?... Ça valait bien la peine de m'faire déguerpir de la table !... Elle d'vient folle comme une furieuse, que j'crois... « Réussi... » « il ne voulait pas... » « elle l'a poussé... » « il va revenir... » Jolie histoire, sûrement !... Pour lors ça s'comprendrait assez, si c'était intelligible, mais j'défie bien l'plus gros juge-en-chef d'en interpréter une syllabe, quand bien même il f'rait la moue... Mais voilà notre bourgeois. Il faut que j'lui donne le billet. (*Il tire un billet de la poche de son habit, et y met ce qui lui reste de manger.*)

Scène XVII

Nicodème, Delorval, *une lettre à la main.*

DELORVAL. – Nicodème, j'ai besoin de toi ; il faut que tu me rendes un service.

NICODÈME. – Cher maître, quand le devoir ne m'attacherait pas, ce s'rait mon plus grand plaisir que d'vous rendre aucune manière de service ; quand ce s'rait pour aller à l'extrémité du pôle d'la zone terrible.

DELORVAL. – Il faut que tu tâches de découvrir où s'est réfugié Auguste. Je désirerais lui faire remettre ce billet.

NICODÈME, *sautant de joie.* – Monsieur Auguste ?

DELORVAL. – Oui.

NICODÈME. – Votre commis ?.. Eh ! j'sais où il est.

DELORVAL. – Où est-il ? Dans la rue Champlain, je gage ?

NICODÈME. – Oh ! non, monsieur... c'est tout d'avant c't'endroit qui r'présente l'Canada, parc'qu'il y a des chaînes autour... comment qu'ils appellent ça donc...

Ah ! la Place d'armes... tout à l'opposition de la Place d'armes... une grande maison qui fait l'encoignure.

DELORVAL. – L'hôtel de Payne ?

NICODÊME. – Tout juste, notre bourgeois.

DELORVAL. – Mais comment sais-tu qu'il est là ?

NICODÊME. – Je l'y ai vu, j'y ai parlé, y n'y a pas un quart-d'heure.

DELORVAL. – Ah ! mais tu fréquentes donc cet hôtel-là ?

NICODÊME. – Non pas, c'est trop grand pour moi, ça ; y vendent le rhum trop cher, ça n'paye pas. T'nez, j'vas vous raconter tout fin draite comment qu'la chose est arrivée. Pour lors j'passais d'avant la Place d'Armes, à mon particulier, comme un homme qui n'pense à rien, lorsque fort subitement j'avise dans une des fenêtres de la grande maison une tête toute pleine d'yeux qui me regardaient. Tout aussitôt un doigt m'fait signe. C'était monsieur Auguste qui voulait m'parler. J'en fis un gros saut d'joie, car j'aimais à l'voir. J'franchis les marches, et dans ma précipitation, j'culbute un grand freluquet qui riposte en m'appliquant un coup d'sa badine sur l'sépaules. Mais j'sentis rien. Une porte s'ouvre, et j'aperçois monsieur Auguste. « Comment qu'ça va, Nicodême ? » qu'y m'dit en m'serrant la main. Moi, j'vous l'avoue, j'avais le coeur gonflé... j'eus peine à

répondre : « Ça va assez rondement, j'vous r'mercie. »
« Et monsieur Delorval, et mademoiselle Caroline »,
qu'y m'dit. « Ils sont assez bien », que j'réponds. « J'en
suis ravi », qu'y dit, sans rire. Pour lors il commença à
s'promener d'long en large dans l'appartement,
s'appliquant la main au front et d'avant les yeux. Il
s'promena longtemps comme ça, sans rien m'dire, et
sans même avoir l'air de savoir que j'étais là. Enfin
s'apercevant de ma présence, « Je suis indisposé », qu'y
dit. « Je l'vois, que j'dis, car j'vous trouve plus pâle
qu'à l'ordinaire », – et y l'était en vraie réalité. Au bout
de quèques minutes : « Je suis malheureux », qu'y dit à
lui-même ; et y s'promena encore. Ça m'attristait, car
j'voyais qu'il souffrait. Pour lors il s'assit à une table, et
s'mit à écrire ; mais c'qu'il écrivit n'servit à rien, car,
voulant prendre l'sable pour en repandre su l'écrit, il
prit l'encre, et mit son papier noir comme un nègre
d'Afrique. « Fou que je suis ! » qu'y dit. Il prit une
autre feuille et écrivit un autre billet que voici. (*Il donne
un billet à Delorval.*) Et voilà. C'est la réponse à celui
qu'vous t'nez à la main, que j'suppose. (*Pendant cette
répartie, Delorval a paru ému par endroits.*)

DELORVAL, *lisant.*

« Cher monsieur,

« Je ne vis plus. L'état dans lequel je me trouve est
une vraie inquisition. Tirez-m'en, je vous en prie, en me

faisant connaître la cause de ma disgrâce, afin que je songe au moins à me disculper.

« Tout à vous,

« AUGUSTE RICHARD. »

C'est bon, tiens, (*il lui donne le billet qu'il avait à la main lorsqu'il est entré.*) Cours.

NICODÊME. – Ah ! pour lors, j'vas voler, mon cher maître. Et voilà. (*Il sort en courant.*)

Scène XVIII

DELORVAL. – En effet, Bellire doit bientôt arriver avec le notaire.

Scène XIX

Delorval, Caroline, *triste*, Susette, *gaie*.

SUSETTE. – Voyais, monsieu... j'ai beau grimacer, all n'veut pas rire.

DELORVAL. – Tet ! tet ! il ne faut pas... assieds-toi ; (*Il fait asseoir Caroline,*) il ne faut pas se chagriner comme cela.

CAROLINE. – Mon oncle, je suis dégoûtée de la ville, et j'aimerais à passer quelque temps à la campagne. D'ailleurs je ne me sens pas bien du tout, et l'air de la campagne me ravivrait peut-être.

DELORVAL. – Tu as raison, ma chère ; mais quand voudrais-tu partir ?

CAROLINE. – Dès aujourd'hui, mon oncle, si c'était votre plaisir.

DELORVAL. – Ah ! mais pourquoi aujourd'hui ? Attends plutôt à demain.

CAROLINE. – Comme vous voudrez, mon oncle.

DELORVAL. – Oui, attends à demain ; car, vois-tu...
Mais voici Bellire.

Scène XX

Les précédents, Bellire, Villomont.

BELLIRE, *souriant*. – Vous voyez, monsieur, que je tiens ma parole. Voici monsieur Villomont, votre notaire.

DELORVAL. – Eh ! voilà Villomont... (*lui donnant la main.*) Eh ! comment va ?

VILLOMONT. – Eh ! corbleu ! comme tu vois.

DELORVAL. – Fichtre ! il y a quelque temps que je ne t'ai vu. Cet homme-là, vois-tu, Bellire, était un de mes compagnons de classe, ainsi que le curé de St. Auban. En un mot, nous étions voisins. (*Villomont salue.*)

BELLIRE. – Et je suis certain que vous n'eûtes jamais de querelles, car monsieur Delorval ne peut souffrir de ces amis susceptibles qui ne voyent toujours que de l'ombre où il fait soleil, et d'après la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec monsieur Villomont, je peux juger de son caractère, qui doit en tout s'accorder avec le vôtre, monsieur

Delorval.

VILLOMONT. – Oh ! corbleu pour cela monsieur Bellire sera content de moi, j'en suis sûr. (*riant,*) La donation.

BELLIRE, *faisant un signe de tête négatif.* – Chut !

VILLOMONT. – Ce qui m'a un peu retardé, vois-tu, mon cher Delorval, c'est que j'ai été obligé... d'abord je dois te dire que j'ai une clientèle affreuse, horrible, épouvantable, pour ne pas dire assommante. Jour et nuit je suis à travailler, corbleu !... Et quand je peux happer une petite douzaine d'heures à dormir, eh bien ! ça me soulage un peu... J'ai donc été obligé de me transporter à la campagne pour un inventaire, mais un inventaire, mais un inventaire, mon cher, comme tu n'en as jamais écrit de ta vie.

DELORVAL. – C'est très probable, n'étant pas notaire.

VILLOMONT. – Oh ! un inventaire gros comme cela, (*montrant,*) six mains de papiers, quoi !

DELORVAL. – Diable ! cela doit donner du *cash* ?

VILLOMONT. – Oh ! oui.

DELORVAL. – Et quel est le montant de la vente ?

VILLOMONT. – Trois livres six chelins et trois deniers et demi courant.

DELORVAL. – Et six mains de papier pour cela ?

VILLOMONT. – Eh ! corbleu ! oui... une chandelle ici, un miroir sans glace là ;... ici un mouchoir de coton tout troué qui avait appartenu à un *gentleman*, là un pot sans cul ;... ici une feuille de papier, là un paquet d'allumettes... et ce qui a donné de l'ouvrage, c'est qu'il a fallu tout vendre article par article... guenille par guenille... allumette par allumette.

DELORVAL. – En effet, cela doit t'avoir donné beaucoup d'ouvrage. Il est vrai que tu as des clercs.

VILLOMONT. – Des clercs ? corbleu ! j'en ai bien quatre. Mais quel est celui d'entr'eux qui peut m'assister ? L'un est romanesque et littéraire, et, au lieu de lire les Institutes de Justinien ou la Coutume de Paris, il s'amusera à lire Jacob Faithful ou la Cuisinière Canadienne. Il a aussi la manie de se croire poète, et, sans même savoir l'orthographe, il fait des vers à perte de vue : des alexandrins de dix-huit pieds, de vingt pieds, ça ne l'occupe pas. Il va ensuite harceler les éditeurs, pour faire insérer sa production qu'il a la modestie de croire un chef-d'oeuvre, et, après bien des démarches et en payant le prix d'une annonce, il parvient quelquefois à la faire insérer dans un journal... Grand Dieu ! quelle gloire ! Voilà à quoi il passe son temps. Le deuxième n'aime que les chevaux, les chiens, la chasse, la pêche et la mode : il ne vient jamais à

l'étude. Le troisième se croit un grand homme, parce qu'il a le nom d'étudiant en droit : c'est la seule pensée qui l'occupe ; il ne peut rien faire, et, soit dit entre nous, j'ai quelque animosité contre celui-là. J'ai souvent remarqué qu'il dédaignait, méprisait ses meilleurs amis, parce qu'ils sont artisans, ou qu'ils sont pauvres. Eh corbleu ! je n'aime pas cela, moi. Le quatrième est un politique enragé. Il ne voit rien que la politique. « Dans ce siècle, dans ce pays matériel », me dit-il souvent, « c'est le seul moyen de briller, de se faire un nom. La littérature, les sciences, les arts, tout cela n'est rien. » Et il me donne pour exemple le fameux Institut Vattermare. Son raisonnement est assez juste, mais corbleu ! je n'ai pas besoin de politique dans mon étude. Ainsi tu vois que je ne retire pas grand'assistance d'aucun d'eux. Ce n'est pas comme de notre temps, corbleu ! Nous travaillions ; nous ne nous occupions pas de notre belle figure, de nos beaux cheveux, ou des Mille-et-une Nuits, mais bien de la profession que nous voulions embrasser ; et corbleu ! Mais voici le blanc de la donation : *(il tire un immense papier de sa poche.)* Si vous êtes prêts, messieurs, nous allons procéder.

DELORVAL. – Oh ! sans doute, sans doute. *(Ils s'asseyent autour de la table, Bellire ayant le dos tourné à la porte à la droite du spectateur, Villomont en face du spectateur, et Delorval à gauche.)* Si monsieur le notaire veut avoir la complaisance de lire... nous

l'écoutons.

VILLOMONT, (*il déplie son papier et l'étend sur la table.*) Avec plaisir. (*lisant,*) Pardevant les Notaires Publics pour cette partie de la Province du Canada ci-devant la Province du Bas-Canada, soussignés. Fut présent sieur Hypolite Delorval, de la cité de Québec, dans la dite Province, marchand, lequel a, par ces présentes, fait donation entre-vifs, pure, simple et irrévocable, en la meilleure forme que donation puisse se faire, à...

Scène XXI

Les précédents, Auguste et Nicodème
*entrant par la droite, et demeurant à l'entrée de la
scène, sans être vus par Bellire.*

NICODÊME. – Monsieur, voici...

DELORVAL, *lui faisant signe de se taire.* – Ah ! te voilà, Nicodème... c'est bien... attends un peu. (*à Villomont,*) Où en étais-tu, Villomont ? Fais-moi donc le plaisir de relire les derniers mots.

VILLOMONT, *lisant.* – ...Fait donation entre-vifs, pure, simple et irrévocable, en la meilleure forme que donation puisse se faire, à... (*à Bellire,*) Votre nom de baptême, monsieur Bellire ?

BELLIRE. – Alexandre, monsieur.

DELORVAL. – Comment as-tu dit ? simple et irrévocable... ?

VILLOMONT. – Corbleu ! je m'explique pourtant assez clairement... Voyons, je vais recommencer... (*il lit,*) a, par ces présentes, fait donation entre-vifs, pure, simple et irrévocable, en la meilleure forme que

donation puisse se faire, à..... ?

DELORVAL, *d'une voix forte et distincte.* – Auguste Richard et Caroline Delorval, son épouse !... (*Caroline et Bellire se lèvent de surprise, et Bellire en éprouve une double quand en se détournant, il aperçoit Auguste derrière lui. Delorval continue :*) Mais qu'as-tu donc, mon cher Bellire, hein ? (*Susette et Nicodème s'entretiennent au fond de la scène, et quand Delorval dit : « Auguste Richard et Caroline Delorval, son épouse », elle se frappe dans les mains.*)

BELLIRE. – C'en est assez : je vois que tout cela est concerté... j'ai quelque ennemi secret.

DELORVAL, *se levant.* – Tiens, Bellire, (*montrant l'écran,*) le voilà ton ennemi : l'écran. Je t'aviserai de ne jamais parler haut, où il y a un écran, car tes intrigues ne réussiront jamais. C'est là (*montrant l'écran,*) que Susette m'a fait entrer quasi de force ;... elle m'y a, pour ainsi dire, jeté, et sans que toi ni ton ami n'aient pu me voir, car il y a une porte par laquelle on peut s'y introduire. C'est là que j'ai pu entendre, en étouffant, le misérable complot de toi et de ton ami ; c'est là que j'ai pu entendre les mots : « Il faut savoir s'y prendre... l'épithète de vieillard, il la hait comme tous les diables »... c'est là que j'ai appris qu'il était bon de conserver les lettres, afin que les signatures servissent dans l'occasion... Enfin c'est

malheureusement là que j'ai appris à connaître les hommes, et cette expérience, je voudrais ne l'avoir jamais eue... Ah ! Bellire... Mais non, tu ne mérites pas un mot, même de reproche. Je vous conseillerais seulement, à toi et à ton monstre d'ami, d'aller voir les Yankées, pour me servir de l'expression de ce dernier... et cela au plus tôt.

BELLIRE. – Ah ! monsieur ! est-ce là, la récompense qui m'était réservée pour tout l'intérêt que me suggérait mon amitié pour vous ? Est-ce là ce que vous appelez de la reconnaissance !

DELORVAL. – Hors de ma vue... Il est de mon devoir d'informer la justice, et je vais le faire immédiatement.

BELLIRE, *avec dépit*. – Allez, monsieur, l'innocence ne craint rien. Je vous recommanderai seulement, à mon tour, de soigner un peu plus vos expressions : sinon une bonne action en diffamation de caractère pourrait vous rendre encore plus vieux que vous êtes.

DELORVAL. – Insolent !... tu oses... (*Il s'avance vers Bellire qui sort.*)

Scène XXII

Les précédents, excepté Bellire.

DELORVAL, *allant vers Auguste et lui donnant la main.* – Auguste !... Je ne saurais te demander assez de pardons, pour avoir pu te soupçonner un seul instant de dépravité, de malhonnêteté. Vois-tu, j'avais les yeux fermés ; on vient de me les ouvrir. J'en suis heureux pour toi et malheureux pour moi. Je vois aujourd'hui bien mieux qu'auparavant. Je m'aperçois que l'homme, c'est l'intérêt ;... Ah ! Auguste... tu oublieras les effets de mon inexpérience.

AUGUSTE. – Monsieur, je vous l'avoue, je n'avais jamais encore éprouvé les angoisses qui m'ont torturé aujourd'hui... mais le présent me dédommage amplement du passé... Pourtant j'aimerais à connaître le stratagème dont il s'est servi contre moi.

DELORVAL. – Forgé un extrait ;... une lettre... Tu connaîtras tout. (*Villomont se lève.*) Monsieur le notaire voudra bien avoir la complaisance d'attendre la passation du contrat de mariage, pour passer la donation. Il recevra le paiement du trouble qu'on lui a

donné aujourd'hui.

VILLOMONT. – Oh ! corbleu ! cela est entendu entre les parties.

DELORVAL, *à Susette.* – J'ai mille obligations à Susette pour sa conduite, et je veux que son mariage avec Nicodème soit célébré avec le vôtre. (*s'adressant à Auguste et Caroline.*) *Je me charge aussi de sa dot.*

SUSETTE. – Oh ! monsieur...

NICODÈME, *avec transport.* – Pour lors, notre cher maître, je m'sens l'âme toute remuante de reconnaissance pour vos bontés. Et voilà. (*à Susette,*) Ah ! Susette, embrassons-nous ! (*il veut embrasser Susette.*)

SUSETTE, *se défendant.* – Nicodème !...

DELORVAL, *à Caroline.* – Eh bien ! ma Caroline, hein ? N'avais-je pas raison de te dire que la fortune c'était l'inconstance ? quand pars-tu pour la campagne ?

CAROLINE, *souriant.* – Il me semble que je suis mieux, mon oncle : je vais attendre encore quelque temps.

DELORVAL. – Allons, mes enfants, à mardi les deux noces. En attendant je vais prendre du repos. J'en ai besoin, après les secousses que je viens d'éprouver.

Cet ouvrage est le 180^{ème} publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.